

La première des six éclipses de l'année 1859 aura lieu jeudi prochain, 3 février. Ce sera une éclipse partielle de soleil. Elle ne sera visible que dans une très petite partie du Grand-Océan, vers le 60.° degré de latitude australe et le 70.° degré de longitude occidentale.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 30 janvier 1859.

Sommes versées par 115 déposants, dont 24 nouveaux fr. 16,646 00
33 demandes en remboursement » 4,306 00
Les opérations du mois de janvier sont suivies par MM. Louis Scrépel et Achille Wibaux, directeurs.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 25 janvier au 1.° février 1859 inclus, 15 garçons, 16 filles.

MARIAGES.

Du 26 janvier. — Entre Bonaventure - Ferdinand Nuits, contre - maître de tissage, et Julie - Joseph Rambaut, sans profession.
Du 31. — Entre Alphonse - Joseph Carette, tisserand, et Florine-Adèle-Joseph Debuigne, tisserande. — Victor Deseyn, tisserand, et Marie - Louise Niclaey, journalière. — Félix - Joseph Enoq, tisserand, et Virginie-Charlotte Joseph Deplanques, dévideuse. — Henri-César-Joseph Lecomte, militaire, et Elisa Raquet, bobineuse.

DÉCÈS.

Du 26. — Joséphine Fourze, 20 ans, tisserande, célibataire, Trois-Ponts.
Du 27 janvier. — Charles-Ménard Carpen, 80 ans, officier du génie en retraite, époux d'Anne Billotey, rue de la Rondelle. — Martin Vrommant, 75 ans, propriétaire, veuf de Marie-Colette-Joseph Segard, canton du Tilleul.
Du 28. — Ida Roose, 44 ans, épouse de Pierre-Joseph Couvreur, rue Neuve du Fontenoy.
Du 29. — Colette-Joseph Loridant, 53 ans, journalière, épouse de Pierre-Joseph Hennebaut, Hôpital. — Rosalie-Louise Vascure, 22 ans, marchande, épouse de Jean - Baptiste - Victor Serrure, rue du Moulin. — Isaïe-Joseph Lefort, 87 ans, propriétaire, veuve de Louis - Joseph Notte, rue du Vieil - Abreuvoir. — Augustine Lecocq, 66 ans, ménagère, épouse de Joseph Lerisson, Hôpital.
Plus 7 garçons et 5 filles, décédés au - dessous de l'âge de 10 ans.

BIBLIOGRAPHIE.

Les martyrs de l'extrême Orient, ou les 94 serviteurs de Dieu mis à mort pour la foi, en Corée, en Cochinchine, au Tong-King et en Chine, par M. l'abbé Th. W. (Wibaux) des missions étrangères. PARIS, Jacques Lecoffre et C^{ie}, 1859. 1 vol. in-18.

Un livre écrit par une plume roubaisienne entre naturellement dans notre domaine, et nous revendiquons celui-ci comme un bien de famille, comme un souvenir précieux légué par un compatriote ami qu'un exil volontaire va bientôt nous enlever pour toujours. Tout faible interprète que nous puissions être, mais encore sous le charme que nous en avons procuré la lecture, nous nous laissons aller au désir d'en parler.

Le souverain pontife vient d'autoriser la poursuite du procès de béatification de quatre-vingt-quatorze serviteurs de Dieu, mis à mort pour la foi, dans la Corée, la Cochinchine, le Tong-King et la Chine, et c'est l'étonnant tableau des tortures inouïes et des barbares traitements soufferts par ces généreux apôtres et confesseurs, comme aussi du triomphe éclatant de leur foi, que le

livre de l'abbé Wibaux nous retrace; préface sanglante de l'histoire du christianisme dans ces contrées et qui fait briller au front des martyrs une glorieuse auréole.

Dans un moment où tous les regards sont portés vers les régions lointaines de l'extrême Orient, ce récit, puisé aux sources les plus respectables et les plus authentiques, présente un vif intérêt, qui s'accroît encore pour nous à ce titre, qu'aux flots de sang dont ces terres ingrates se sont abreuvées, s'est mêlé le plus pur du sang français.

Ce n'est pas dans les traités attachés à l'Empire du Milieu, aux rois d'Annam et de Corée, ni dans l'espérance de la liberté promise, que l'auteur cherche une solution sûre à la question qui doit décider de l'avenir chrétien de l'extrême Orient. Il sait trop bien ce que vaut la bonne foi des Chinois, des Coréens et des Annamites. Il sait trop bien que leur ruse et leur perfidie ont jusqu'ici triomphé des armes et de la prudence européennes. Les conventions les plus avantageuses imposées par nos diplomates peuvent tout au plus, en ouvrant le champ de bataille, permettre à nos missionnaires de passer librement là où ils forçaient auparavant les barrières; et l'on sait, d'ailleurs, que la persécution est loin d'être le principal obstacle aux progrès de la religion dans un pays.

Au contraire, cette question est en grande partie résolue dans les flots de sang généreusement versés pour la cause de la vérité et qui ont certainement fécondé la terre qui s'en est abreuvée. « Dans tous les temps le sang des martyrs est la semence des chrétiens. » — Ainsi en a-t-il été dans les premiers siècles du christianisme. Ainsi ont été fondées les Eglises d'Italie, des Gaules, d'Espagne et de la Grande-Bretagne. Les premiers évêques de nos Eglises sont le plus souvent des martyrs. Un jour viendra où des noms des confesseurs de la foi ouvriront aussi la liste des premiers pasteurs de la Chine, de la Corée et du royaume d'Annam, et l'aurore du martyre relèvera l'éclat de l'humble mitre que leur front a portée... Et comment s'écrie-t-il encore, comment ne pas croire au triomphe plus ou moins prochain du christianisme dans l'extrême Orient, quand presque tous les pays qui le composent ont été arrosés du sang toujours fécond des martyrs, quand nous voyons une si frappante analogie entre les martyrs de la primitive Eglise et ceux dont nous racontons les combats.

La confiance en cet avenir prochain, l'auteur la puise jusque dans l'appareil des horribles tourments qu'un suprême et dernier effort de l'enfer a pu seul inventer. Il y reconnaît la rage du démon, redoublant d'acharnement contre l'Eglise naissante au moment où il vit le monde romain prêt à lui échapper.

M. l'abbé Wibaux nous offre son livre comme la traduction du plaidoyer de l'avocat sur les conclusions duquel la poursuite du procès de béatification a été autorisée. Il en a relié les différentes parties, afin de présenter en un seul tableau l'ensemble des événements relatifs à chaque pays, et s'il a ajouté quelques détails qui lui ont paru nécessaires, il s'est fait une loi de ne les emprunter qu'à la source parfaitement authentique où a puisé l'avocat de la cause.

Il faut suivre dans cette narration pleine de charme et de simplicité les mille traits merveilleux sous lesquels se manifeste visiblement la puissance infinie du Dieu fort, pour soutenir dans les tortures ces hommes héroïques dont le courage surhumain ravit d'admiration les bourreaux eux-mêmes! Il faut les voir s'animer mutuellement au combat! Il faut admirer ces larmes touchantes de regret et d'envie d'un vieil évêque que son jeune missionnaire a supplanté dans la

carrière du martyre. « Vous avez bien du bonheur d'être, d'une manière si visible, le bien-aimé du Dieu des souffrances. Ah! je suis jaloux de vous voir partir avant moi pour la céleste patrie, par le chemin le plus sûr et le plus court, tandis que je reste encore sur cette terre orageuse, sans savoir quand je parviendrai au port, sans même être assuré d'y parvenir jamais. Moi, votre évêque, moi le vieux capitaine de vingt ans de service en terre étrangère, ne devrais-je pas être couronné avant vous? Comment osez-vous me supplanter ainsi? — Mais je vous pardonne dans l'espoir foncé, qu'au ciel vous serez un nouveau et zélé protecteur de notre mission, et que, par vos prières, vous finirez tôt ou tard par m'attirer là-haut. »

Soit qu'il compte les victimes sanglantes que la hache du bourreau coréen ou annamite a mutilées, soit qu'il énumère les scènes d'ineffables douleurs où brille d'un glorieux éclat l'invincible constance des confesseurs de la foi, soit qu'enfin, il étale l'effroyable appareil des supplices dont la seule pensée fait frissonner d'horreur, mais où de vaillants athlètes ont cueilli leur immortelle couronne, le futur ouvrier de la vigne du Seigneur dans ces ingrates contrées laisse percer ses ardentes aspirations sur la terre promise à son zèle apostolique, et où l'attire aussi le secret espoir du martyre. « Il est, s'écrie-t-il, de présomptueuses espérances dont on ne sait se défendre. » — Etrange ardeur qui s'exalte au récit des horribles souffrances et des cruelles tortures qui en doivent être le prix! Sublime dévouement qui enlève à sa famille, à sa patrie, un jeune lévite, impatient de s'immoler, qui le transporte joyeux au-delà des mers, sur les plages les plus lointaines, où l'horizon lui montre une croix à porter! N'est-ce pas là la plus admirable preuve de la divinité de la foi dont il est le messager?

Allez, intrépide soldat du Christ, allez, puisque c'est là le terme de votre ambition, recueillir une part du glorieux héritage que vous enviez; allez cultiver ce champ tant de fois arrosé d'un sang généreux; nos vœux amis vous accompagneront, nos cœurs roubaisiens vous suivront à la trace de vos travaux, de vos fatigues, de vos souffrances, de votre martyre peut-être; mais puisse la Providence ménager à vos sueurs apostoliques, comme la plus douce récompense, une riche moisson d'âmes pour le ciel!

TH. LEURIDAN.

Industrie du coton.

(Suite).

III. — VILLES HANSEATIQUES.

Les deux villes libres de Brême et de Hambourg reçoivent annuellement une quantité considérable de coton, et cette importation augmente rapidement. De là ce coton est envoyé par ou vers le Zollverein, en Suisse, en Autriche, en Russie ou en Suède.

Brême entretient avec les Etats-Unis des rapports commerciaux plus étendus que Hambourg et offre peut-être aux consommateurs de l'intérieur, comme port d'importation, de plus grands avantages que sa rivale. La modicité des frais de transport des matières premières vers son port, permet à Brême d'approvisionner les filatures de Vienne en luttant victorieusement avec Trieste, qui se trouve plus rapproché et relié directement à la capitale par un chemin de fer.

Brême avait, de 1852 à 1856, importé ou exporté :

En coton. — Importation.

(Poids et valeur en Amérique.)
116,733,316 livres, de la valeur de
doll. 13,594,990 11

Exportation.
114,845,810 livres, de la valeur de
doll. 13,968,168 41
En fils de coton. — Importation.
10,062,196 livres, de la valeur de
doll. 1,798,282 42
Exportation.
9,793,208 livres, de la valeur de
doll. 1,749,909 15
En étoffes de coton. — Importation.
101,187 livres, de la valeur de
do. l. 12,678,999 00
Exportation.
95,590 livres, de la valeur de
doll. 12,025,522 00

La consommation de ce coton est insignifiante à Brême. Les pays qui s'y approvisionnent sont : le Hanovre, l'Oldenbourg, la Prusse, la Saxe, la Russie et la Pologne, la Suède, la Norvège, la Hollande, la France, la Suisse, l'Autriche, la Grande-Bretagne et quelques autres pays.

A Hambourg, d'après les données officielles, il a été importé en coton, pendant les années 1848 à 1855 : 287,727,201 liv.

L'exportation a été, pendant les mêmes années, de 289,133,936 liv.

En fils de coton et fils retors, Hambourg a importé 353,263,935 liv.

En tout il a importé, en 1855, en coton, fils et fabricats, pour 23,723,795 dollars et exporté pour 25,157,844 dollars; en 1854 l'importation était de 22,653,890 dollars et l'exportation de 19,233,928 dollars.

Grâce à Hambourg, la Saxe peut être considérée comme se trouvant à la tête des Etats de l'Allemagne qui reçoivent en matières premières la plus grande partie de leur consommation. Et pour ce port comme pour celui de Brême, les matières transformées dans l'intérieur de l'Allemagne se dirigent vers les marchés les plus éloignés.

D'après le docteur Soetbeer, les principaux ports américains, dont le coton est envoyé à Hambourg, sont ceux de New-York et de la Nouvelle-Orléans. Quelques chargements viennent aussi de Mobile et de Charleston.

A Hambourg même, il n'y a ni marché ni commerce de cet article. Les fabricats, les tissus sont les principales marchandises fournies par l'intérieur, quant au coton; et l'exportation de ces articles par Hambourg atteint un chiffre si élevé, que la plus grande partie des remises qui sont envoyées de l'intérieur du pays vers les marchés de coton consistent en lettres de change sur la place de Hambourg, et dont l'excédant sert pour l'expédition des marchandises envoyées.

En fait, Brême et Hambourg importent plus de coton américain que les autres pays, à l'exception de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Espagne.

IV. — RUSSIE.

Quant à la consommation du coton et en ce qui concerne cette industrie, l'empire russe n'a pas fait moins de progrès que les autres pays du continent.

La première filature, en Russie, fut érigée en 1823, par le gouvernement, à Alexandrowsky, sur la Néva, à quelques milles au-dessus de Saint-Petersbourg. Pendant les dix années suivantes, l'augmentation des fabrications fut peu sensible, et en 1835 l'importation du coton ne s'élevait qu'à 200,000 pouds (de 16 1/2 kilogr.) et la quantité des fabricats qu'à 800,000 pouds.

A l'époque de la mise en activité de la première filature, le tarif russe prohibait, d'une manière absolue, l'introduction du coton imprimé, et un droit de 60 p. c. au moins était

« Eh bien, n'as-tu rien à me dire aujourd'hui? demanda-t-il avec un rire sauvage.
— Non; seulement quelle heure est-il? je ne l'ai pas entendue sonner.
— Si tu veux le savoir, attends qu'elle sonne de nouveau, car ma montre s'en est allée au diable avec ma dernière obole!
— La montre d'or que je t'avais donnée?
— Oui, songe un peu comme tu étais tendre alors! Et comment ai-je pu avoir le cœur de m'enséparer! Mais je l'ai fait pour sauver mon honneur; — tu sais bien qu'il faut toujours sauver au moins les apparences.
— La chaîne est de mes cheveux; — tu l'as détachée, n'est-ce pas?
— Je n'ai pas songé à cette vétille; — elle y a passé comme la montre. Le bon ami qui me les a gagnées toute les deux ayant toujours été un de tes plus fervents adorateurs, j'espère que ce souvenir compensera ce qui manque à la somme que je lui dois. »

A ces mots, les joues de Marie devinrent d'une extrême pâleur. Elle était convaincue que Walden avait encore assez d'honneur pour réclamer la chaîne le lendemain matin dès qu'il aurait recouvré la raison; mais la savoir, en attendant, en de pareilles mains, et par la légèreté de son propre mari, — oh! c'était là une pensée trop amère! Ainsi les larmes de Marie, contenues jusque là, coulèrent-elle avec d'autant plus d'abondance à cette nouvelle humiliation, si blessante pour sa noble fierté.

Walden se moqua d'elle et de sa douleur, et finit par s'endormir avec insouciance.

M^{me} ÉMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)

nuît, ses yeux cherchèrent le chemin du firmament, sombre et grisâtre.

« Hélas! que ne suis-je là-haut! » pensa-t-elle, profondément abattue.

Il s'était fait un silence complet. Enfin Walden prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

« Je t'en prie, dit Marie avec anxiété, ne sors pas à une pareille heure de la nuit; examinons raisonnablement notre position.

— Nous l'avons assez fait, puisque tu n'a plus d'argent! Quelques amis m'attendent; — que mes derniers rixdalers sautent aussi, s'ils ne peuvent plus avoir de société.

— Non, pour l'amour de Dieu, ne sors pas! Que penseront ceux que tu rencontreras? La salle de réunion est fermée depuis longtemps!

— Qui pense à y aller? — Je suis invité chez un ami qui reçoit des célibataires: — voilà tout!

— Mais tu n'es pas célibataire, cher Walden! dit Marie d'une voix caressante.

— Non, malheureusement; cela ne m'empêchera point, toutefois, de prendre part à un joyeux repas!

Marie supplia longtemps. Ce fut en vain!

Walden sortit.

Quelles heures affreuses commencèrent alors pour sa malheureuse femme! Elle se promenait dans la chambre tout en repassant dans son esprit l'espace de quatre ans qui la séparait de la paisible existence dont elle avait joui dans sa mansarde. Tout un avenir de félicité s'était alors offert à ses yeux; mais son cœur, assiégé par les démons de la vanité et de l'orgueil, avait dédaigné ce paradis pour embrasser le fantôme d'un bonheur qui ne s'était jamais réalisé.

Et où l'avaient conduite son orgueil, son désir de briller? Dans le plus affreux labyrinthe, et

elle ne voyait pas d'issue. Car, quoi qu'il arrivât, Walden ne se corrigeait point. — Ni l'amour, ni les sacrifices, ni les contrariétés, ni même les plus cruelles revers, rien n'était capable de le guérir de sa passion. Tant qu'il lui resterait une obole, il continuerait son genre de vie. Et elle, que faire avec son enfant et sa mère malade? Que diraient ceux qui l'enviaient autrefois? Assurément ils triompheraient dans la voyant revenir, Dieu sait en quel état, car elle-même ne comprenait pas bien toute l'horreur de sa situation.

Et l'unique amie à qui elle aurait pu se confier, celle qui peut être contribué par ses conseils à arracher de son cœur le germe de ses malheureux penchants à elle-même, cette amie l'avait quittée pour toujours! Dès la première année du voyage de Marie la baronne Charlotte était descendue au tombeau. Le baron avait voulu Ségerstadt! les relations intimes de Marie de ce côté n'existaient donc plus! Hélas! cette perte lui était bien cruelle! Elle avait encore trop de fierté pour épancher ses chagrins devant sa mère tendre et sensée dont elle n'avait pas suivi les conseils; — et d'ailleurs à quoi bon? Ne se comprenaient-elles pas bien? La mère lisait dans le cœur de sa fille, sans que celle-ci traduisait en paroles son repentir et sa douleur.

Le temps s'assombrissait; le ciel se couvrait d'épais nuages, et une pluie fine battait contre les vitres. Marie regarda par la fenêtre: les heures lui semblaient si longues, et elle n'entendit personne.

Elle passa dans le cabinet, y tomba à genoux auprès du lit de son enfant, implora du Ciel avec ferveur la paix et le courage, — et, pour l'amour de son unique et bien-aimé fils, un

rayon de lumière qui dissipât les ténèbres de son âme et lui traçât la route à suivre.

Fortifiée par la prière, elle se remit à se promener dans la chambre et à chercher les moyens de sortir d'embarras. Emprunter à des étrangers — impossible. Walden avait d'ailleurs épuisé cette ressource. Marie possédait des bijoux de prix — les engager eût été un expédient; mais, hélas! qu'il en coûterait d'y recourir, si la chose s'ébruitait — et comment ne transpirait-elle pas dans une petite localité? Ecrire à Malkolmsnes et attendre une réponse eût exigé trop de temps; et puis, Walden en avait reçu récemment encore tout l'argent qu'on avait pu y réunir. Mais avait appris, par la lettre de sa mère, que celle-ci avait été forcé d'emprunter de fortes sommes sur la propriété; plus d'espoir donc de ce côté.

Lorsque l'aube blanchit, Marie n'avait pas trouvé positivement un moyen de se tirer de sa position critique; néanmoins, elle avait pris la ferme résolution, pour le cas où Walden refuserait absolument de la suivre, de partir seule avec son enfant pour Malkolmsnes. — Mais combien de temps cette propriété lui appartenait-elle encore?

Le matin, debout près de la fenêtre et toute tremblante, elle plongeait ses regards dans la rue silencieuse. Enfin, elle entendit marcher au dehors; les pas lui étaient bien connus, quoiqu'ils lui parussent plus incertains que d'ordinaire. Préparée à tout et ne craignant que d'éveiller l'attention, elle ouvrit la porte sans bruit.

Walden entra; sa physionomie portait le fidèle témoignage de ce qui s'était passé la nuit. Marie lui offrit une chaise, et la repoussa et tomba sur le lit sans se déshabiller.

im
tic
pri
le
rid
br
18

de
14
14
18

185
nié
dot
l'A
sur
par
à b
à u
Cot
le 2
des
coté
pou
très
E
dév
à 8
aux
L
Rus
les
des
20-
mer
A
Rus
broc
auta
l'im
les
vern
Mos
La
ordi
frais
n° 3
arge
1,93
tité
amé
Cron
pou
quan
terre
de la
de cl
local
faibl
mer
Co
sur l
fils e
rente
filatu
des
tain é
les E
rein
pagn
En
coton
du fil
et de
En é
8,144
doll.
en to